



AU DESSUS DES REGRETS

1783-1789

XAVIER RAYNAL



Fablio

AU DESSUS DES REGRETS

1783-1789



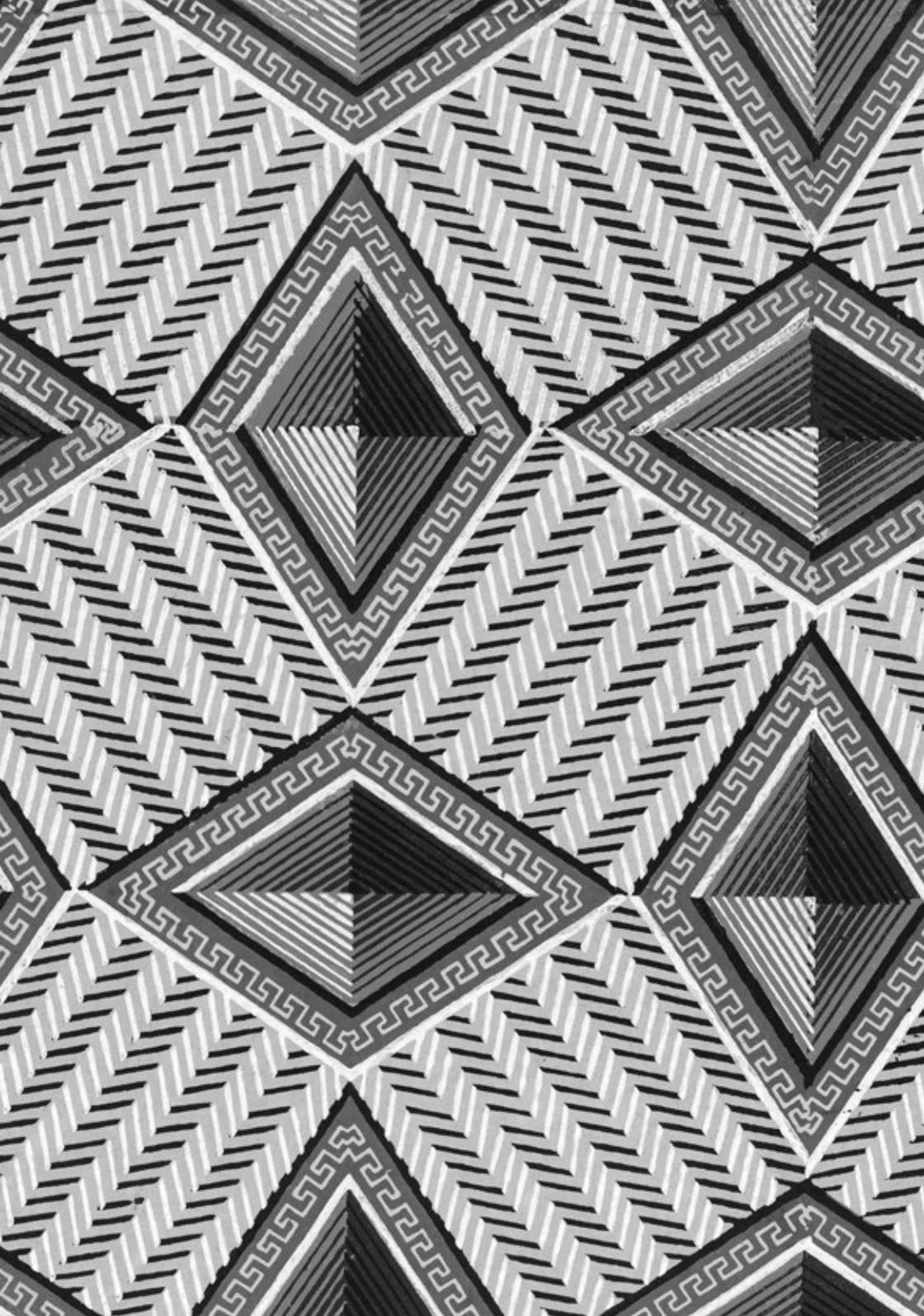




Les pavés finissent enfin par freiner leur route sinueuse et chaotique. Lorsque je me retourne sur le chemin qu'ils ont tracé dans mes vertes années, je le vois jouer sur les reliefs de mes émotions. Il s'est bien amusé le drôle, alors qu'arrivé à son dernier dallage qui m'éloigne de l'enfance, j'ai l'impression qu'il m'a plongé dans des abîmes que mon esprit candide n'avait imaginés.

Au loin se dessine sur la colline de Fourvière, les ombres des âmes de ceux qui m'ont été proches, par leur attachement ou leurs actions menées entre les cours d'eau de la ville ancestrale. Mais ce qui me fait vaciller sur le seuil de l'âge adulte, c'est la hauteur de mon orgueil qui m'a dépossédé brutalement d'amitiés sincères. Puisse mon existence être assez longue pour compenser les vies que j'ai senti glisser entre mes doigts gauches.

Et pourtant une violente gratitude continue à étreindre mon cœur. Alors je garde en moi cette lumière qui persiste, cette flammèche flageolante, qui survit aux souvenirs douloureux et tenaces.



PREMIÈRE PARTIE

Hiver 1783 – Hiver 1784



01

COMME UN APPEL À ME LEVER, le scintillement doucereux de la dernière étoile du matin titillait mes paupières par l'entrebâillement des volets mal ajustés. Dans un effort plaisant, je les ouvrai sur cette planète lointaine à la blancheur incandescente. Peut-être là-bas, un peu plus près du soleil que nous, un autre enfant de mon âge avait cette même vision de notre Terre ? Peut-être illuminait-elle de la même façon le ciel de Vénus ? À cette pensée, un sourire se dessina sur mon visage pour saluer mon père, qui retint alors son épaisse main. Le sien, un peu forcé, finit par apparaître furtivement avant de secouer énergiquement mon frère, que les casseroles de la maman n'avaient encore extirpé des bras de Morphée. En s'ébranlant, Pierre me donna quelques coups de pied nerveux et je le calmai doucement à l'oreille, pour qu'il ne réveille point le reste de la chambrée. Dans le large recoin de l'unique et vaste pièce de notre ferme, éclairée à la seule lumière renaissante de l'âtre, mes quatre autres frères dormaient encore. Ma sœur Catherine achevait quant à elle sa nuit dans l'espèce d'alcôve que lui avait aménagée le chef de famille, depuis que les bonnes mœurs l'avaient réclamé. Seule la maman s'était levée pour préparer consciencieusement notre déjeuner.

Pour mes douze ans, papa avait décidé de m'emmener avec lui jusqu'à la grande ville. Lui qui s'arrêtait habituellement aux étals du faubourg de la Guillotière, s'était résolu à payer l'octroi¹ cherchant ainsi à vendre plus cher ses potirons entre Rhône et Saône. Pour accomplir cette réjouissante tâche, il n'avait retenu que ses deux benjamins, mais curieusement, Pierre se montrait le moins enjoué de nous deux. L'année pleine qui nous séparait le faisait passer habituellement à l'âge où l'on quitte l'enfance, pour beaucoup plus gaillard que moi, mais en ce petit matin les rôles s'inversaient. Maman

1 Bureaux situés aux différentes entrées de la ville (Saint-Clair, Vaise, la Croix-Rousse, la Guillotière et Saint-Just), prélevant des taxes sur tous les produits qui y rentrent (grains et farine, bois, viande, vin...). Ces taxes renchérisaient les denrées alimentaires de première nécessité. Le peuple sera souvent exaspéré par ce qu'il considère comme une injustice, car les nobles et les grands bourgeois faisaient entrer les produits de leurs domaines sans y être soumis.

prit un peu de notre temps et de notre patience en nous serrant dans ses larges bras, et nous mouilla les joues d'un baiser appuyé. Je lui rendis bien volontiers et mis cet excès de tendresse sur l'heure matinale qui dérègle les usages, puis je retins le mieux possible la porte de la chaumière pour qu'elle n'ébranle le châssis de bois. J'entendis alors le timbre à peine audible de Catherine freiner encore mon empressement :

« Jacques, attends que je te dise au revoir.

– Mais les autres s'en vont... » Je regardais avec anxiété mon père et mon frère charger la mule, mais la mignonne se glissa vivement jusqu'à m'étreindre en silence.

« Tè² sais, on se revoit pour le souper. » Je n'osais trop rabrouer la fenotte³ de seize ans devant la hardiesse de son affection et, tout en me libérant à contrecœur, elle me souffla doucement à l'oreille qu'elle le savait bien.

Délaissant la fifi⁴ du papa, ce dernier ayant toujours remercié le ciel de n'avoir qu'une seule fille sur l'ensemble de ses huit enfants, le soulageant d'autant de dots qu'il n'aurait pas à constituer, je courus pour rattraper les quelques pas d'avance qu'ils avaient pris sur moi.

Il ne fallut ensuite que quelques minutes pour que nos sabots heurtent le grand chemin de Saint-Laurent. Nous vivions à ses côtés, sans qu'il ne fût jamais qu'un objet d'interdit ou de limite à ne point franchir pour les enfants que nous étions. Il délimitait les champs de notre ferme avec ceux du seigneur de Saint-Priest, et le bail que mon père avait endossé auprès du sieur de Guignard portait l'ensemble de nos terres à vingt grandes acres. Les lourds pavés n'avaient été réajustés de longtemps et nous faisions habituellement deviner, par chaque trépidation du cerclage des roues, les chargements alimentant l'antique capitale des Trois Gaules. Mais maintenant, c'était à notre tour de rejoindre la procession naissante des voitures.

La hardiesse de l'hiver 1783 ne mit à la peine notre mule, pour traîner son faible chargement de légumes sur les deux lieues⁵ qui séparaient Bron de la cité lyonnaise. La riche voisine était enlisée dans les mêmes frimas que notre village, et les subsistances venaient à manquer jusqu'aux hautes tables dont la ville n'était avare. L'arrivée du printemps revêtait à présent la même importance pour les deux peuples voisins.

En délaissant la quiétude de notre campagne, nous nous engageâmes dans le fleuve tumultueux des charretiers et autres muletiers, venant chercher petits ou grands profits dans l'attraction de l'immense ville. Des char-

2 Remplace le « tu » en langage lyonnais, se retrouve aussi sous forme « te ».

3 Jeune femme dans un sens aimable.

4 Le ou la préférée.

5 Une lieue = 4,44 km.

gements autrement plus conséquents que le nôtre imprimaient un rythme lent et saccadé à ce flot grandissant, qui excitait ma curiosité d'enfant, désormais libérée. À seulement deux voitures de nous, je m'appesantis sur un tombereau mené par un homme court dont le nez crochu ressortait d'une chaude cape. Il s'évertuait par un torrent de jurons à maintenir l'équilibre précaire de son chargement, composé d'une dizaine de petits emmaillotés qui ne devaient avoir plus de quelques jours. Ses vociférations devinrent un amusement qui me coûta ma première remontrance de la journée :

« Qu'est-ce qui te fait rire de la sorte, Jacques ? Les bosons⁶ que le vilain meneur finira par tuer pour moitié avant d'atteindre sa destination ? » Son intonation ne laissait place à la réponse et j'inclinai la tête pendant qu'il laissa s'exprimer son mépris à haute voix, ne sachant plus vraiment qui il interpellait : « Tu ferais mieux d'avoir pitié de ces orphelins, à qui nos bons hôpitaux portent assistance⁷. »

Le meneur préféra s'enfoncer un peu plus sous son capuchon que relever le dégoût de mon père, et nous continuâmes silencieusement jusqu'à ce que Pierre me sorte enfin de ma petite rebuffade.

« Tire pas c'te gaugne⁸, tè sais qu'le père il aime les p'tiots. » Il adjoignit un coup d'épaulé à sa déclaration qui me fit retrouver mon élan et mes questions.

« C'est vrai ça, j'me souviens qu'y avait souvent des mottets⁹ dans la maison à une époque. » Mon père retrouva de son flegme pour me faire fouiller dans ma courte mémoire : « Ben Jacques, tu t'appelles pas que la maman prenait des mamis¹⁰ en nourrice quand elle pouvait encore ? » L'idée fit son chemin dans mon jeune esprit et surgit soudainement par ma bouche comme l'évidence.

« Oui-da, elle avait toujours un boson dans les mains, y'a quelques années !

– Oui c'était avant qu'on perde Louis et après la p'tite Anne. » Son visage s'assombrit et je ne renchéris plus, préférant faire revivre les temps heureux où la gaieté des tout-petits nous entourait.

De nombreux frères et sœurs s'entremêlaient joyeusement à la ferme, mais à mesure qu'ils nous quittaient et qu'il en arrivait de nouveaux, je compris que maman faisait commerce de son lait. J'avais entendu plus tard

6 Terme affectueux pour désigner un bébé.

7 Les généralités éloignées de Lyon envoyaient les nombreux enfants abandonnés dans les institutions de la ville (principalement l'Hôpital de la Charité). Des commissionnaires à la moralité douteuse se chargeaient souvent d'un voyage à haut risque pour les nourrissons.

8 Péjoratif pour visage, mâchoire, peut aussi désigner la joue.

9 Petits enfants.

10 Poupons.

les sommes conséquentes que les riches lyonnais remettaient à mes parents, pour que les premières années de leur progéniture se passent loin des corruptions de l'air de la ville. C'était là le privilège d'habiter à si peu de temps de la deuxième ville du royaume, qui autorisait de commodes visites aux parents. À dire vrai, aucun de ceux-ci ne nous avait jamais dérangés par la fréquence de leurs voyages et j'entendais souvent les moqueries de mes aînés, sur les basses raisons de ces familles à nous confier leurs jeunes enfants : « Que dirait le quidam qui croiserait un nourrisson au bout du sein d'une de ces bourgeoises ? Que la pauvre n'a plus les moyens de sa situation ? Mais ce n'est point cela, vous n'avez jamais compris, disait mon père, les belles dames de la ville ont le tétin trop sensible pour ces petites bouches gourmandes ! »

Au sortir de mes pensées, je retrouvais un Pierre retombé dans son inhabituelle apathie et je lui lançai sans plus y tenir : « Mais qu'est-ce qui te chiffonne aujourd'hui, t'es donc pas content de notre petit voyage ? » Je le vis gêné par la question, puis il me souffla à l'oreille pendant que le père regardait ailleurs : « Écoute, j'ai pas le droit de t'en dire grand-chose, mais... » Il n'eut le temps d'en révéler davantage, car la pesante main de notre géniteur vint s'écraser doucement sur sa carcasse en formation :

« Eh ben mes belins¹¹, qu'est-ce vous complotez comme ça dans mon dos ? » Il fit preuve de suffisamment d'affabilité pour qu'aucun doute ne trouble ma belle journée, et nous abordâmes déjà le château des Tournelles qui nous annonçait l'entrée du bourg de la Guillotière.

Les cultures si présentes dans cette fin de plat pays¹² nous furent bien vite dissimulées par les maisons de moins en moins éparses au bord de la route. J'avais déjà été subjugué par les trépidations de la vie du faubourg lors de précédents déplacements ; les auberges et les hôtels de la Grande Rue tirant profit des voyageurs en provenance de Suisse ou d'Italie, les maréchaux-ferrants s'appropriant la rue sans vergogne, les loueurs de montures et de carrioles, le relais de poste, s'amassaient sur cette artère qui menait inexorablement vers le goulot d'étranglement du pont du Rhône. Mon père ne me l'avait jamais fait traverser et je sentais monter en moi une intense excitation, que les débordements des cabarets et guinguettes, dont pullulait le faubourg, ne contribuèrent à apaiser. Au grand désarroi de notre guide, nous n'eûmes qu'un rapide regard sur la pourtant prestigieuse École royale vétérinaire¹³.

11 Agneaux (affectueux).

12 Appellation générique de la campagne en opposition aux murs d'enceinte des villes.

13 Dans le logis de l'Abondance, une ancienne auberge avait été louée au sieur Bourgelat

La cadence ralentit ensuite pour de bon et, même si les eaux glacées du fleuve ne nous étaient encore apparues, nous vîmes fouler les premières pierres de l'interminable pont. Les mules et les chevaux prodiguèrent de nouveaux efforts pour tirer leur chargement jusqu'au sommet de cette douce colline, que formaient en son milieu les dix-neuf arches reliant le faubourg à la Presqu'île. Arrivés à ce point haut nous franchîmes la véritable porte de la ville. Une haute tour carrée avait longtemps marqué la frontière du Dauphiné et du Lyonnais. De cet imprenable poste d'observation, les gardes scrutaient le flux ininterrompu des voyageurs qui se croisaient sans égard, de la porte de la Guillotière à celle de Bourgchanin. Le franchir, c'était laisser derrière nous les terres meubles du grand brotteau¹⁴, pour survoler les eaux sombres du Rhône. Accompagné par le tumulte du courant, le froid me saisit alors véritablement. C'est à cet endroit précis que je vis, ou devrais-je dire sentis, cette ombre terrible qui se rappellerait incessamment à moi. J'avoue ne plus en être complètement certain aujourd'hui, pourtant, j'aurais juré alors la voir, cette immense bête accompagnée de sa pesante oppression. Ce ne fut qu'une image furtive, mais c'était là, au-dessus de ce pont, qu'elle me jeta son regard intensément noir puis s'enfuit dans ce long ricanement que je pris alors pour le souffle glacial du vent. Était-ce là un avertissement à ne pas franchir la prochaine porte de la ville? Voulant chasser de mon esprit ce sombre pressentiment, je relevai le nez au dehors du col de mon vieux frac et, remontant du regard le prodigieux cours d'eau, j'observai mon père décrire mollement à mon frère la magnificence de l'Hôtel-Dieu. Il se retourna sur moi et m'interpella d'un air attentionné.

« Ben mon Jacques, ça va pas? T'as l'air tout chose avec ce vilain teint blafard. »

Mon frère renchérit :

« Ouais, on dirait que t'as vu un mort! » Il rit et je compris que moi seul l'avais vu.

Je gardai pour moi ce mauvais présage qui ne pourrait m'apporter que de nouveaux quolibets.

Une fois le pont franchi, nous fûmes jetés sans ménagement dans la nasse puante et boueuse de l'urbanité moderne. Je ne doute pas que mon esprit, encore embrumé de ce mirage, altéra mes premières impressions,

... en 1761 afin d'y créer la première école vétérinaire au monde. L'établissement avait perdu un peu de sa superbe depuis le départ de son fondateur pour Alfort, mais il y avait toujours autant d'étudiants, qui profitaient des distractions du faubourg. Situés tout juste en dehors des murs de Lyon, les débits de boissons n'étaient pas soumis aux taxes de l'octroi.

14 Bande de terre particulièrement instable et mouvante. On y plantait beaucoup d'arbustes proliférant en milieu humide.

mais le contraste avec ma campagne était trop saisissant pour qu'il ne se grave à jamais dans ma remembrance. Je ne savais où poser mes sabots sans qu'ils ne soient crottés de la boue qui recouvrait la presque totalité des pavés. Elle était encore plus dense que celle de la Guillotière et composée des plus pestilentielles immondices – les Lyonnais abandonnant à l'insalubrité des rues toutes les eaux qu'ils avaient souillées de leurs besoins naturels ou de leurs diverses préparations.

Mais cela n'était pas le plus repoussant, les bouchers et les poissonniers s'adonnaient bien commodément à cette pollution par l'arrière de leur boutique, en y déversant les viscères et le sang des animaux avant de les présenter à leur fine clientèle. Les bêtes de trait mêlaient leurs excréments à cet infect fatras, et la limaille s'échappant par infimes particules, mais inlassablement des roues des charrettes, finissait de donner une couleur noire à cet odieux mélange. Participant activement à la corruption de l'air, d'inquiétantes fumées s'écoulaient du haut des cheminées d'immeubles à la vertigineuse hauteur, alourdissant encore l'atmosphère suffocante de la ville.

Pendant, alors que mon esprit s'éveillait de tous ses sens à ces exubérantes nouveautés, j'entendis le bruit ininterrompu de milliers de battements qui semblait provenir de chaque pierre de la ville. Je levai les yeux vers les hauteurs des maisons, puis les descendis vers leurs fondations, mais je ne pus saisir l'origine de ce son qui rentra alors dans ma tête par sa lancinante régularité, et qui ne devrait plus jamais la quitter. C'était là, l'industrialisation lyonnaise : ses métiers battant la mesure n'étaient qu'une des multiples composantes de ce que l'on appelait, non sans morgue, la Grande Fabrique¹⁵.

15 Terme générique qui désigne l'ensemble des acteurs de l'industrie de la soie à Lyon, souvent associé à « Grande » comme pour mieux matérialiser la domination lyonnaise dans ce secteur.

02

MON ESPRIT CONTEMPLATIF SURSAUTA lorsque mon père nous arrêta au pied de l'une des plus grandes maisons de la vieille rue Saint-Jean. Elle était constituée de quatre étages, auxquels il fallait rajouter la boutique du rez-de-chaussée. Elle paraissait s'étendre sur une immense largeur, mais en y regardant de plus près, trois corps distincts légèrement décalés composaient le bâtiment. Je ne compris sur l'instant pourquoi nous faisons escale sur l'arrière du palais Royal, plutôt que nous diriger rapidement vers le marché Saint-Paul, mais mon géniteur se chargea de m'en instruire d'une terrible façon :

« Mes fils, regagnez-vous¹⁶ pour faire bonne impression.

– Pourquoi tu dis ça papa, je croyais qu'on allait sur le marché? » L'alerte qui m'avait saisi plus tôt auprès de Pierre se rappelait à moi brutalement.

« Jacques, je ne t'ai pas tout dit sur le but de ce voyage. Tu t'es bien rendu compte que la vie à la grange est trop dure en ce moment. » Mes yeux ne le quittaient plus et s'emplissaient d'inquiétude. « J'ai eu récemment l'occasion de parler de toi à un gentil négociant, c'est mecieu¹⁷ Fournier-Martin chez qui on vient d'arriver. Il est d'accord pour t'occuper le temps que la saison soit meilleure... »

– Mais qu'est-ce que ça veut dire? Tè vas pas me laisser là. Et pis pourquoi moi et pas Pierre? » Ma voix s'emportait à la mesure de mon indignation et mon père ne sut y répondre sans en provoquer de nouvelle.

« C'est que t'es le plus jeune et le moins... Enfin, tu peux pas tant aider que les autres. »

Voyant le visage de mon frère qui s'était figé sur une moue d'affliction, je compris le piège que mon propre géniteur m'avait tendu et, sans plus y réfléchir, je forçais ma frileuse nature à m'enfuir avant de n'être livré à mon supplice.

16 Se rhabiller, se réajuster.

17 Monsieur, dans la bouche du populaire, souvent pour un homme d'un certain âge.

Mon père s'époumonait derrière moi, lançant mon frère à mes trousses alors que je ne l'entendais déjà plus. Ma folie me fit emprunter la première ruelle qui pourrait me cacher. Mais la rue Noire portait fièrement son nom, et plutôt que d'y trouver le salut, je tombais sur trois jeunes drôles qui m'estimaient du plus mauvais des regards. Je n'arrêtai pourtant pas ma course démente, perdu dans mon instinct de survie. Seul le croc-en-jambe du plus entreprenant des galapians¹⁸ me fit durement reprendre pied avec la réalité, atterrissant piteusement dans une épaisse flaque de boue. Cela mit mes bourreaux forts en joie, leurs moqueries se mêlant aux menaces :

« Ben le gone¹⁹, ça doit pas te dépayser d'ta campagne !

– C'est bin connu que les cayons²⁰ y z'aiment la margagne²¹ ! »

Sans que je puisse me relever, les trois adolescents m'entouraient déjà. Leur chef, qui portait un beau tricorne en feutre sombre, fruit à n'en pas douter d'un précédent larcin, me toisait de sa longue et maigre hauteur.

« Tu crois pas qu'on a assez de tous ces grelus²² du plat pays ? La ville ça s'mérite ! Si tu veux y rester, tu vas nous payer d'ton cache-misère qu'est bin trop grand pour un guenillard d'ton genre !

– Je vous en supplie, laissez-moi mon habit, j'ai rien d'autre pour m'couvrir du froid... » Je sanglotais autant sur l'abandon de ma modeste parure qu'aux nouvelles remontrances que finirait par m'infliger mon père.

Mais les voleurs ne s'en apitoyèrent pas et, tout à rebours, commencèrent à s'impatiser en voyant de plus en plus d'yeux les observer du haut des maisons.

« J'vais t'aider à t'en dépatouiller, ça ira bin plus vite mon pauvre. » Le plus jeune, qui devait avoir les treize ans de mon Pierre, joignait les gestes à la parole.

Encore maintenu à terre par les deux autres, il m'arrachait presque les bras pour me défaire rapidement de mon seul rempart hivernal. Je ne pus contenir mes larmes, qui coulèrent en abondance le long de ma triste face, mais le peu de fierté qu'il me restait m'imposa le silence.

Les habitants des maisons alentour eux, commençaient à le rompre par un bal de fenêtres qui s'ouvraient laissant s'échapper les menaces de s'occuper de ces vauriens. Mais personne n'eut à s'en charger et ils s'enfuirent à l'arrivée claironnante de mon frère. Je l'entendais au loin qui hurlait mon nom :

18 Vaurien.

19 Typiquement lyonnais pour désigner aussi bien un enfant qu'un homme.

20 Cochons.

21 Boue visqueuse.

22 Terme générique dévalorisant, employé ici dans le sens de pauvre, misérable.

« Jacques... Te voilà enfin mon frerot... » Tout en retrouvant son souffle, il m'aida à me relever, puis lançait aux trois silhouettes qui disparaissaient au fond de la rue : « Vous ne perdez rien pour attendre, bande de patte-mouille²³ ! S'en prendre à un p'tit gone comme ça... » Il s'arrêta, sentant le son de sa voix dérailler devant l'émotion de me ramener à l'échafaud.

Je me relevai difficilement, tremblant comme une feuille, et m'assis au pied de l'escalier qui donnait sur l'entrée d'une maison. Mon père arrivait en marchant de son pas le plus hardi. J'apercevais sa mine sombre qui me promettait une extraordinaire correction. Mon visage souillé par la boue, dans laquelle mes larmes avaient creusé deux larges sillons, se figea un peu plus. Mes lèvres luttaient pour rester closes et ne pas laisser fuir de puérils gémisséments.

Il s'arrêta devant moi et je courbai imperceptiblement l'échine devant sa colère qu'il tentait de contenir. Il s'accroupit et alors que je raidis mon corps pour atténuer le coup que je m'apprêtais à recevoir, il m'étreignit comme il ne l'avait pas fait depuis une éternité. M'arrachant aux froides marches de l'escalier, en déployant ses immenses jambes vers le ciel, il me serra assez contre lui pour que je laisse exploser mon chagrin entre ses bras redevenus protecteurs.

« Papa, j'veux rester à la grange. J't'en prie ramène-moi avec toi... » Je n'arrivai plus à refluer l'angoisse qui était venue suppléer brutalement mon euphorie du matin.

Son affection envers moi avait atteint son apothéose, et il ne sortit rien de sa bouche pour me consoler comme je l'aurais souhaité. Je retrouvai malgré tout un peu de mon calme dans la chaleur de son étreinte, jusqu'à ce qu'il me repose sans ménagement au sol. Je grelottais alors de tout mon être, laissé sans protection aux rafales glaciales du vent, et mon père sortit une vieille cape du gros sac qu'il tirait avec lui depuis le départ :

« Tu n'auras plus que ça pour te couvrir de l'hiver. Prends-en soin. »

C'était là un maigre manteau, mais je retenais surtout son attention qui tranchait avec sa terrible trahison.

Nous retournâmes finalement sur le lieu de ma condamnation, encombrés d'une gravité qui nous avait saisis de conserve, nous faisant oublier l'agitation des rues. Mon père ne tergiversa plus devant la porte vitrée, donnant sur le magasin du négociant, qui s'ouvrit d'une main féminine après l'avoir tout juste effleurée :

« Bonjour, messieurs Pomaret, vous venez voir le sieur Fournier-Martin ? »

– Euh... Oui c'est bien cela, je suis Joseph et voici mes fils Pierre et Jacques. Annoncez-moi à votre maître, mademoiselle. » Papa se donna des airs qu'il n'avait pas, ce qui m'aurait fait sourire si un nœud ne s'était formé au fond de mes entrailles.

« Mais, monsieur Pomaret, vous ne me reconnaissez donc point ? » La jeune femme ne s'offusqua pas de la méprise de mon père, mais personne ne l'a comprise à l'instant.

« J'suis désolé, mais je ne crois pas vous avoir déjà vue.

– Et pourtant vous avez fait mieux que cela, monsieur. J'ai été en nourrice chez vous pendant les quatre premières années de ma vie.

– Grand Dieu ! C'est toi Marie... enfin, je veux dire : c'est vous ?

– Ne soyez pas gêné, monsieur Pomaret, j'ai sans doute changé un peu depuis lors. »

Un sourire incroyablement doux et affectueux réchauffa mon père déconfit, qui rendit assurément plus jolie notre hôtesse qu'elle ne l'était réellement. Son nez, à la façon de nos bons rois de Bourbon, déséquilibrait par son importance et sa courbure son visage bien découpé et joliment surmonté d'un cheveu noir de jais, pas totalement dissimulé sous son léger bonnet de soie blanche. Sa grandeur excessive affaissait légèrement ses jolies épaules, la privant de l'attrait que l'on avait pu observer sur les nombreuses Lyonnaises que nous venions de croiser.

La température saisissante de l'extérieur nous fit grandement apprécier celle de l'intérieur du comptoir, mais une fois accoutumé à cette artificielle douceur, je n'envisageai plus que le cachot que l'on me promettait. Ni la propreté de l'endroit, ni la quiétude qui se dégageait de l'imposante banque de noyer trônant d'un bout à l'autre de la pièce, ne purent me réveiller du cauchemar dans lequel on venait de me pousser. Sur la lourde table qui se détachait de l'organe principal, deux pupitres se faisaient face. L'un était occupé par un adolescent déjà grand, qui ne daigna lever la tête à notre apparition, trop absorbé qu'il était par l'immense livre sur lequel il usait sa plume d'oie. Sur l'autre, un jeune homme d'environ dix-huit ans nous lança un œil curieux, mais n'osa lever le pastel qu'il faisait courir sur sa feuille. Le silence qui s'imposa durant le temps que la fille du négociant alla quérir son père me glaça de nouveau le sang. Aucun de nous ne s'avisait de le briser, alors que j'aurais eu tant à demander. Mon cou se tordit en tous sens à la recherche d'explications qu'on me refusait, et Pierre me saisit par une manche cherchant à me rassurer.

La longue silhouette de la jeune femme qui nous avait donné l'entrant réapparut *via* une petite porte dissimulée. Sa présence raviva la pièce, mais derrière elle un homme gris de pied en cap, replongea aussitôt la maison

dans sa laborieuse atmosphère. L'homme, de bonne corpulence et de taille habituelle, portait une tenue d'un seul et même ton de granit. Sa culotte était assortie à sa veste de soie sombre, de bonne facture, mais sans fioriture, seul son gilet d'indienne colorait légèrement ce triste ensemble. Il portait une perruque en ailes de pigeon plutôt naturelle, bien en accord avec son âge mûr, quoique moins élevé que celui de mon père. À notre vue, ses minces lèvres s'animent sous le même nez bourbonien que celui de sa fille, mais sans détonner autant sur ce visage masculin :

« Pomaret, te voilà enfin arrivé. Ne retrouvais-tu donc plus ton chemin, pour accuser pareil retard ? » Le ton sans chaleur du sieur Fournier-Martin trancha net avec la douceur de sa fille.

« Mille excuses mecieu, mais nous avons connu un contretemps imprévu. » Il justifia de la tête sa redondance dans ma direction. Une fois que l'homme sévère se tenant devant nous constata mon état de décomposition transpirant sur ma face maculée, il prit une inflexion amicale dans ma direction :

« Eh bien que t'est-il arrivé mon garçon ? » Je n'étais en état de la moindre réponse et mon Pierre s'en chargea à ma place, déversant devant tous son amertume.

« Il a fait roidement connaissance avec les gens de la ville, mecieu. » Un léger malaise s'installa subito auprès de nos hôtes et la grande Marie le corrigea d'une charitable façon :

« Je t'assure que tous ne sont pas comme ceux que vous semblez avoir croisés dans un mauvais moment. » Le marchand-fabricant reprit alors sa place, visiblement assez précautionneux de son temps.

« C'est donc lui le petit gone que tu nous confies ? »

– Oui-da mecieu Fournier, comme on avait dit la fois dernière, je vous amène Jacques qui est sans occupation pour l'instant, mais qui est plein de bonne vigueur pour rendre service.

– Je veux bien te croire Pomaret ! » Il me regarda à la dérobée d'un léger attendrissement, ou plus certainement, d'un grand scepticisme, puis reprit : « Nous verrons bien à l'usage. »

– J'vous assure que vous serez pas déçu, c'est celui à la maison qui a la meilleure tête, comme vous vous en doutez. » Pierre lui lança un drôle de regard que je ne compris pas. Je lui attrapai à mon tour un bras pour qu'il se manifeste, mais aucun de nous deux n'eut la témérité d'exprimer notre désarroi.

« Bien, je te le garde et on verra comment l'on se débrouillera pour son apprentissage. Peut-être que tu nous amèneras de ton bois quand tu viendras le visiter ? »

– Oui-da, on fera comme ça. » Je sentis mon père presque ému, mais l'autre ne lui laissa le temps de s'étendre.

« Je dois partir à l'atelier, aussi je vous laisse reprendre votre chemin.

– Père, ne croyez-vous pas que monsieur Pomaret et ses enfants apprécieraient un léger dîner avant de repartir? » Sa fille donna un peu de courtoisie à cet étrange arrangement, qui en était entièrement dénué jusque-là.

« Euh... oui bien sûr, si Jean-Paul a quelque chose de prêt pour ces messieurs. Bien, je vous laisse et vous salue. Quant à toi, il me passa naturellement la main dans les cheveux, nous verrons comment t'utiliser plus tard à bon escient. »

Mes yeux étaient gonflés de larmes prêtes à jaillir sur l'homme austère qui ne comprenait rien à ma détresse. Pourtant elles ne lui étaient destinées et je les contins comme je pus.

La douce Marie nous installa dans une petite pièce attenante au comptoir. Le repas fut honorable, mais je n'arrivai à apprécier le pain blanc que l'on nous servit, accompagnant un bon bouillon de poule et de légumes. L'esprit autour de la table était au recueillement, et les seuls sons à rompre cette torpeur provinrent de nos estomacs, trahissant les ruminations de chacun. Je voulais croire que celles de mon géniteur reposaient sur ses remords à me laisser sans préavis chez un parfait inconnu, mais pour moi c'était le sol qui s'effondrait sous mes pieds! Le seul monde que j'avais connu jusqu'à présent m'était retiré violemment, ainsi que tous ceux que j'aimais, y compris mon frère le plus proche qui ne restait même pas pour soulager ma condamnation.

Notre dîner achevé, mon père se leva le premier, ne cherchant à éterniser plus cet instant. Il lança à l'attention de la grande Marie un vif remerciement pour son accueil, puis prit la direction de la porte. Pierre, tête basse le suivit en me lançant son regard fraternel, cherchant à me rassurer une dernière fois. Je me levai rempli de craintes et de haines, leur emboîtant le pas jusqu'à l'entrée de la boutique. Papa se retourna et s'accroupit afin de me donner une forte brassée, et prit le ton le plus cajoleur dont il était capable pour me glisser à l'oreille :

« Jacques, je sais que tu ne me comprends pas pour l'instant, mais t'eseras ici à ta place. Et je ne t'y laisse pas sans amour, plus tard tu béniras mon geste. » Il voulut terminer ce qui ressemblait trop à des adieux par un baiser sur ma joue larmoyante, mais le flot de rancœur qui me submergea alors, l'en empêcha :

« Ne me parle pas d'amour! Comment peux-tu me faire ça? » La fille du négociant, qui était encore à proximité, chercha à me calmer :

« Allons, Jacques, montre un peu plus de respect à ton père.

– Du respect? Mais en a-t-il un chiquet²⁴ pour moi? » Je n’avais jamais forcé la voix sur le chef de famille, et encore moins devant des inconnus, alors je retrouvai instinctivement mon attitude docile en plongeant dans un mutisme de circonstance.

Mon père resta roide et atone à son tour. Le visage de Marie s’était empourpré devant ce court esclandre qui avait jeté le trouble autour de lui. Elle s’écarta imperceptiblement de nous trois et, alors que j’encourais un nouveau châtiment de la part de celui que je venais d’insulter, il trouva assez de force en lui pour venir me prendre dans ses bras. Nous aurions bien pu échanger mille mots d’excuse et autant de reproche, mais rien ne vint d’autre que l’émotion, qui me laissa sans vie au milieu de cette étreinte. Lorsqu’elle prit fin, mon corps inerte reçut l’affectueux réconfort de mon frère qui m’enserra à son tour. Aucune parole ne sortit de la barrière de nos dents demeurant jointes jusqu’à endolorir nos mâchoires, et qui risquaient par leur relâchement, de vomir de terribles cris de détresse.

24 Tout petit morceau.

03

ON AVAIT BEAU CONSIDÉRER SA PROPRE SITUATION MISÉRABLE, il était facile de trouver encore plus malheureux en ces temps de dénuement. La porte venait tout juste de se clore sur les derniers pas de mon père, qu'un extraordinaire tohu-bohu se répandit depuis l'occident de la rue Saint-Jean. Un homme encore assez jeune courait comme un rat empoisonné. Avec le peu de vigueur qu'il semblait lui rester, il se retournait au gré du balancement de ses jambes sur la menace qu'il fuyait. Les vieilles guenilles le recouvrant laissaient deviner quelque mendiant ou vagabond dont la ville regorgeait. Les deux jeunes hommes de peine du comptoir²⁵ tout à l'heure tellement absorbés par leur ouvrage, se précipitèrent sur la vitre de l'entrée pour mieux en connaître les détails. Les clameurs accompagnant la course du malheureux gagnaient encore en intensité lorsqu'il sortit de notre champ de vision. Les deux curieux, à la face tout d'un coup si guillerette, sortirent précipitamment sur la rue m'invitant d'un geste à les suivre. Tout encore à ma peine, je risquai un pied hors de la boutique, mais je fus alors happé par l'exaltation populaire et cherchai instinctivement à me raccrocher à ces deux nouveaux camarades. Nous fûmes mêlés à une foule dense qui tantôt encourageait, tantôt injuriait les trois archers suisses, se rapprochant inexorablement du fuyard, malgré l'entrave de leur lourde pique. Alors qu'il aurait pu s'évanouir sur la grande place de la cathédrale, la traversée d'un âne et de son chargement jeta un coup fatal au déshérité. Vérifiant une ultime fois ses arrières, son visage s'écrasa dans l'encolure de la bête, ce qui le fit chuter sur le sol glissant du début de la rue. Les fracs rouges interrompirent leur course folle au-dessus du pauvre bougre et, tout en cherchant à récupérer leur souffle, ils s'affairaient déjà sur ce dernier à grands coups de pied.

Le chef de la petite troupe fut le plus généreux dans les côtes de la victime. L'autre en bas hurlait à chaque frappe qu'il recevait, tant et si bien que

25 Dans le sens général, magasin d'un négociant en soie.

la foule, encore indécise quelques instants auparavant, devint franchement menaçante pour les trois militaires.

« Laissez-le donc, avant qu'il défunte !

– Si c'est pas malheureux d's'acharner sur un crève-misère !

– On va vous chapoter²⁶ à notre tour ! »

Sentant d'un coup l'animosité des badauds, les trois gardes cessèrent d'endolorir le fuyard et cherchèrent quelques explications à donner aux bonnes gens les encerclant.

« Allons, allons, vous voilà bien tous excités contre des gardes de la Charité. On fait que notre peine, ici. Il s'est échappé du Bicêtre²⁷ tantôt... »

– Et alors ? Vous devez l'ramener, pas l'estourbir !

– Eh bien on le ramène. Allez messieurs, dit-il en s'adressant à ses deux subalternes, relevez donc cet emplâtre²⁸ qu'on regagne nos quartiers ! »

Les trois hommes firent mine d'agir sans se soucier de la nasse qui se refermait lentement sur eux, mais alors que je m'éloignais imperceptiblement de cette arène en formation, une haute voix vint secourir ces mirmillons.

« Faites place, faites place à votre capitaine de pennon²⁹ ! » Un grand gaillard en armes, accompagné de cinq autres miliciens, fit retomber en un instant la tension qui s'était accumulée. « N'y a-t-il ici personne à avoir du labeur, plutôt que d'encombrer nos rues ? » Le capitaine se fit entendre haut et clair. « Quant à vous les Suisses de la Charité, que nous vaut un tel attroupe-ment ?

– Monsieur le capitaine, je vous remercie de votre intervention, mais nous venons simplement de reprendre ce vagabond qui s'est échappé du Bicêtre de notre haute institution... »

Le chef des Suisses fut interrompu par le fugitif :

« Y disent qui vont m'jeter aux galères si j'y reviens en Lyon. J'voulais juste retourner dans mon Forez, mais c'est qui m'ont cogné ces pousse-cul !

– Et tu vas tâter de ma botte si tu reprends tes injures ! » Le chef de la milice qui n'appréciait pas plus ces trop nombreux mendiants reprit : « Les gardes vont te ramener au Bicêtre et tu y purgeras ta condamnation. Tiens-toi pour heureux de la clémence de notre Hôpital, sinon tu pourrais bien te retrouver aux galères comme tu l'as dit. »

26 Frapper.

27 Dépôt de mendicité, parfois assimilé à une prison selon l'époque.

28 Individu souvent malade.

29 Le pennon représentait chaque quartier et fournissait un contingent d'hommes à la milice bourgeoise, en charge principale de la défense des portes de la ville. Il en existait 28 avant la Révolution. Au fil du XVIII^e siècle, cette milice est de moins en moins importante en raison du nombre grandissant d'exemptés. Ces pennons seront remplacés par les sections révolutionnaires.

Le spectacle se termina ainsi, la foule retournant à ses occupations tout en groggelant à l'injustice tandis que la milice de quartier accompagnait les gardes suisses. Ils avaient sué sang et eau pour récupérer ce malheureux, mais ce fut la défiance du menu peuple qui leur en tira les plus grosses gouttes.

Dans la confusion régnante à l'heure de la dispersion, une main généreuse m'évita l'errance. Le plus âgé des deux garçons qui nous avaient pour le moins roidement accueillis à notre arrivée, détendit son bras arachnéen pour m'enserrer le cou et me ramener sans embûche à ma nouvelle demeure. Sans doute pris de sollicitude à mon endroit depuis le départ de mon père, il s'offrait maintenant à moi sous un aspect fort amical qui me surprit autant qu'il me réconforta :

« Ce n'est qu'une petite distraction que nous offre l'animation de la rue. Alors quand nous pouvons rompre un peu la monotonie de notre labeur, on va pas s'en priver.

– Mais le pauvre homme va vraiment partir aux galères ? » Je m'inquiétai de la scène qui l'avait tellement diverti.

– T'en fais pas pour lui, les dépôts de mendicité ne sont pas si sévères que le voulait notre regretté Louis³⁰. Il y sera retenu quelque temps avant d'être relâché jusqu'à la prochaine fois. Il faut tout de même bien s'occuper de tous ces mandrilles³¹ qui inondent notre ville... »

Il s'interrompt, me considérant peut-être comme l'un d'entre eux.

De retour à la boutique, Marie nous y reçut avec âpreté s'adressant tout particulièrement à mes deux collègues :

« N'avez-vous point honte d'amener Jacques voir une bastonnade alors qu'il découvre tout juste notre ville... » Le grand jeune homme, à l'air avenant, l'interrompt :

« Il ne s'agissait de rien de tel, Marie, mais d'archers de la Charité qui corrigeaient un mendiant. » Son ton n'était en rien hostile, mais transpirait d'une certaine familiarité.

« Cela ne change rien. Que va se faire comme idée de Lyon notre nouvel ami, déjà que le pauvre est tombé sur méchants Lyonnais ?

– Les archers ne font que leur devoir, n'y voyez point perversion. » Étienne répondit à ma place.

« Cher Étienne, ceci mériterait débat et je n'en ai pas le temps. Retournez plutôt à vos dessins, car je dois m'absenter. » Elle sembla agacée

30 Référence à Louis XV le « bien-aimé », du moins dans les premières années de son règne.

31 Gueux, vagabonds.

par son audace et se retourna vers moi plus sèchement : « Je te confie pendant ce temps à ces jeunes gens qui t'expliqueront, je l'espère, un peu de leur métier. »

Naviguant toujours à travers un nuage de détresse, je m'arrimai bien volontiers à la prévenance dont semblait vouloir faire preuve le gracile Étienne. Il m'installa à ses côtés sur la large table, me proposant de contempler ses travaux, alors que le deuxième commis ne faisait toujours aucun cas de moi. À l'inverse, jamais avare de badineries, Étienne m'instruisit rapidement sur son rôle chez le sieur Fournier-Martin.

Il y poursuivait un enseignement de dessinateur depuis un an. Son père tenait commerce d'épicerie et souhaitait que son troisième fils devienne membre de la riche communauté des marchands-fabricants. Il l'avait placé pour cela en apprentissage durant les cinq traditionnelles années chez un maître-ouvrier. À l'issue de cette pénible et longue période, où il avait obtenu sa quittance en réussissant une aune de velours ciselé, il n'avait, par la suite, pas eu à continuer son labeur derrière un métier comme les autres compagnons. Son père ayant su barguigner avec monsieur Fournier-Martin pour qu'il suive une formation mieux adaptée au futur achat du droit de marchand. Mais il me confia rêver d'abrégé sa formation avant les cinq nouvelles années réclamées par la communauté. Il s'était tramé pour cela une histoire mêlant amour et bel arrangement, en s'imaginant épouser la deuxième fille de son maître.

À la suite de cette présentation chaleureuse, je me tournai naturellement vers le commis plus jeune, qui s'acharnait sur un lourd registre dépassant le pupitre principal. Alors que je m'apprêtais à changer de tabouret, le travailleur brisa roidement mon élan :

« N'y pense même pas, pacan³² !!

– Mais mam'zelle Marie a demandé que vous m'informiez de ce que vous faites ici ? » Je lui rappelai bien naïvement les consignes de sa maîtresse.

« Tu la vois alentour, ta Marie ?

– Ben non, puisqu'elle est partie. »

Le garçon sourit pour lui-même et se replongea entièrement dans ses écritures. Sa face sans chaleur sur laquelle la vérole avait laissé de profondes traces de son passage et sa bouche tombante, exhalaient tout le mauvais de son âme sur un corps sec. Étienne intervint en mon sens :

« Benoît ! Quelle est donc cette façon de recevoir un nouvel élément de la maison ? » La réponse du commis ne se fit pas attendre :

32 Personnage rustre mal dégrossi, ici pour paysan.

«Je vais pas m’fatiguer pour ce gone mouvant³³ qui sera reparti avant les premières neiges.

– Mais comment peux-tu dire cela ?

– Allons, Étienne, crois-tu qu’il ait l’envergure pour remplacer Émile ? »

L’air méprisant du commis prit un instant la tournure de l’émotion, ce qui laissa à penser l’apprenti dessinateur :

«Je ne crois pas que le maître ait pris Jacques dans cette perspective, il avait plutôt l’air de ne pas savoir qu’en faire. »

Chacun se tut et l’atmosphère du comptoir perdit encore plusieurs degrés, jusqu’à ce que le silence fût brisé par l’entrée heureuse d’un marchand à la recherche de nouvelles pièces. Puis, la fille aînée de la famille revint enfin à mon secours pour m’extraire de cette place inhospitalière. Ne sachant elle-même ce qu’il fallait faire de moi, elle me confia à la domestique en lui notifiant de me faire découvrir succinctement le logis.

Henriette était l’exact opposé du commis, tant sa chaleur naturelle jaillissait de son apparence pétillante. La petite blonde aux avantageuses rondeurs m’ôta spontanément à la perfidie de cette journée :

«Que voilà un bien beau garçon ! Tè feras tomber à coup sûr les gardes des mignonnes quand le poil t’aura poussé. » Je ne sus comment accueillir son propos, c’était bien la première fois qu’on me faisait un tel compliment. Peut-être se riait-elle de moi, aussi je ne répondis que par un sourire poli. Nous traversâmes rapidement les nombreuses pièces de la maison, à commencer par le cabinet de toilette commun à tous les travailleurs du logis. Nous empruntâmes ensuite l’escalier de bois pour rejoindre la vaste cuisine. Elle abritait un rustre Savoyard que notre passage n’enchantait guère :

«Que traînes-tu derrière toi Henriette ?

– C’est Jacques, le petit nouveau qui est arrivé de Bron ce matin. »

Le cou large de l’homme mûr se tordit lentement dans ma direction pour m’examiner, et sans autre commentaire, il reprit la friture de ses artichauts.

«T’en fais pas, tu apprendras à le connaître, c’est pas le mauvais bougre dont il se donne l’air.

– Pas comme Benoît, alors ? » Je laissai échapper mon premier ressentiment, mais la domestique s’en amusa :

– Tu as vite fait de te faire une idée des gens, mon mignon, et elle n’a pas l’air mauvaise ! »

Nous poursuivîmes notre parcours en entrant véritablement dans les appartements de la famille, tout du moins dans la pièce de réception qu’elle

33 Gone qui sort du nid.

utilisait quotidiennement pour prendre ses repas. La nuit tombante répandait un nouveau manteau d'obscurité, et Henriette alluma la bougie de suif d'une applique qui nous éclaira bien faiblement. La servante s'en plaignit à sa façon, ne manquant aucune occasion d'adresser une pique à ses maîtres sans qu'elle ne leur en tienne vraiment rigueur :

« C'est monsieur qui me tymanise sans cesse à ne pas éclairer plus que nécessaire, et c'est pareil pour la cheminée, mais avec un froid pareil ce n'est quand même pas grand luxe ! » Je ne pus m'empêcher de prendre son parti.

« Il a bin raison avec cet hiver qui n'en finit pas et le bois qui est de plus en plus cher... »

– T'es bien jeune pour être aussi près de tes intérêts³⁴ ! Un vrai p'tit négociant de Lyon ! »

Elle me dauba sans méchanceté et j'en ris pour masquer ma gêne.

La pièce s'offrit enfin à mon regard d'enfant que le rouge du taffetas des murs accrocha malgré la pénombre. Il était harmonieusement rehaussé par l'encadrement de baguettes dorées, qui s'étendait jusqu'aux trumeaux à deux glaces nichés entre les larges fenêtres. Dans la largeur du mur principal, un tableau assez grand représentait une scène de la Grèce antique, un héros que je ne connaissais pas encore, naviguait sur une mer démontée. Quelques meubles se disséminaient le long des parois, notamment une belle commode en tombeau, finement galbée en son milieu et marquetée par une alternance de bois sombre et clair. Son plateau de pierre grise des carrières de Saint-Fortunat suivait fidèlement les courbes qu'avait données l'ébéniste à son meuble. Une table de jeu s'était rapprochée de la chaleur de la cheminée où les joueurs devaient se prélasser dans de larges fauteuils en cabriolet.

Seul l'interminable plateau en sapin reposant sur de solides tréteaux détonnait dans cet élégant ensemble. Henriette m'expliqua que, dans une salle de réception, il fallait pouvoir faire place nette pour d'éventuelles danses, ce qui n'arrivait plus depuis la disparition de la maîtresse de maison.

« Allez, assez de visite pour aujourd'hui, j'ai à faire et je n'aime pas que l'on me croie inoccupée alors que tous s'affairent. »

Elle passa énergiquement sa main dans mes longues mèches ondulées, ce qui semblait être une marque d'affection des gens de la ville, cherchant par là à faire passer leur précédente réprimande.

Je sentis pourtant l'oppression de mon cœur remonter jusqu'aux creux de mes paupières, alors qu'il restait pris dans un étau depuis que mon père m'avait abandonné à mon sort. Henriette s'adoucit tout de go et

34 Faire attention à l'argent de façon démesurée.

m'administra un sourire découvrant un vide dans sa dentition par ailleurs joliment alignée. Elle qui n'avait pas une once de méchanceté³⁵, ne se voyait point rendre justice par l'air gnieche³⁶ qu'il lui donnait.

«Allons mon belin, j'ai rien contre toi, tè sais.

– C'est pas ça... » Je ne dis rien d'autre, mes sanglots contenus depuis tout à l'heure ne demandant plus qu'à jaillir.

«Faut pas que t'en fasses une maladie, la vie est pas simple pour les gens du plat pays. Moi aussi j'en viens, mais du côté du Mont d'Or.» Et pensant que cela me reconforterait d'entendre une histoire plus pénible que la mienne, elle me retraça naturellement son parcours.

Elle avait tenté l'aventure lyonnaise, songeant y trouver une vie de facilités, il y avait dix ans de cela. Ce fut vrai au début, car elle trouva rapidement un premier maître immanquablement attiré par ses atouts féminins. Mais le bourgeois l'engrossa alors qu'elle venait d'atteindre tout juste vingt ans. Ne voulant point nuire à sa famille, il l'a mise en demeure de confier le mami à la bienfaisance lyonnaise de l'un de ses grands hôpitaux. La pauvre s'exécuta bien à contrecœur, aussi condamnable que fût le fruit de son union. Son sacrifice ne l'empêcha pourtant point de se voir rejeter dans les rues par sa maîtresse, qui ne devait pas être tombée de la dernière pluie. Elle se défendait d'avoir joué par la suite les filles de mauvaise vie, mais il lui avait bien fallu survivre jusqu'à retrouver une bonne maison pour l'accueillir. Le sieur Fournier-Martin l'avait engagée après que sa précédente chambrière eut quitté son logis. Cela faisait donc cinq ans qu'elle servait fidèlement son nouveau maître qu'elle appréciait prou et qui ne cherchait à profiter de sa condition malgré son veuvage.

«Tu verras, toi aussi tu te plairas ici, mais il faut que tu t'habitues, c'est tout.» Et joignant le geste à ses paroles de réconfort, elle m'offrit une belle étreinte que je ne refusai point.

Cette longue journée s'acheva sans que je ne revoie le négociant, et je me retrouvai rapidement dans l'espace aménagé pour les domestiques. Les combles avaient été partagés en deux dans leur longueur et offraient une vaste pièce où certains égards se distinguaient. Les poutres du toit avaient ainsi été habillées de manière à masquer complètement les petits interstices que laissait l'ajustement des tuiles. Elles n'arrivaient pourtant à vaincre complètement les courants d'air glacial jusqu'au fenestron de papier huilé. Une cheminée fort simple accentuait encore ce tourment, que la servante releva :

35 Méchanceté.

36 Femme sotte, niaise.

« Tè peux allumer un feu pour avoir un peu plus chaud. Monsieur ne nous l'interdit pas lorsque le temps reste trop malade comme ces jours-ci. » Elle hésita un moment avant de continuer : « Sais-tu faire ? Y faudrait pas que tu nous mettes le feu à la maison.

– Maman me confie souvent la cheminée, ne vous inquiétez pas.

– Alors me voilà tranquille pour retourner en dessous. Mais tu ne vas pas me servir du “vous” comme tu le feras pour nos bons maîtres. J’y paraîtrais soit vieillard, soit bourgeoise, ce qui de toutes les façons ne me siérait guère. »

Sa voix enjouée m’invita sincèrement à plus de simplicité avec elle qui n’en manquait pas. Elle me souhaita une bonne nuit et s’en retourna à sa journée.

J’allumai la cheminée à l’aide du briquet posé sur le chambranle, ce qui réchauffa bien médiocrement la pièce, mais l’enfuma prou. Je ne regrettais pourtant pas les flammes de l’âtre, qui éclaircissent un peu la noirceur de mes pensées et l’appréhension de devoir m’endormir seul. Chez moi, les lits occupaient un large recoin de l’unique pièce qui nous servait aussi bien à dormir qu’à manger, se laver et plus encore. Avec une dizaine de personnes vivant sous le même toit, il y avait toujours une forte animation. Toujours quelqu’un pour nous divertir du labeur de la ferme par ce qu’il avait entendu au village ou ce qu’il avait vu chez nos voisins. Avec tous ces hommes dans une même famille, il y avait toujours une grivoiserie pour égayer la maisonnée. Mais là, dans cette sombre mansarde, plus un seul rire ne retentissait, plus un seul frère à qui confier mes sinistres sentiments d’abandon, nulle trace d’un père pour justifier de son geste, pas une mère pour sécher mes larmes qui s’échappaient de leurs petites sources bleues, venant auréoler sans discontinuer ma couche de laine.

BIBLIOGRAPHIE

- Françoise BAYARD (1997) : *Vivre à Lyon sous l'ancien régime* (Éditions Perrin)
- Françoise BAYARD (2015) : *Des caisses du roi aux poches des cadavres* (Presses universitaires de Grenoble)
- Léon BOITEL (1838) : *Lyon : Ancien et Moderne – volume 1 et 2* (Boitel éditeur)
- André COMBES (2006) : *Histoire de la Franc-Maçonnerie à Lyon des origines à nos jours* (éditions des Traboules)
- René COTTET (1996) : *Mots et histoires de Lyon* (Jean Honoré Éditeur)
- Maurice GARDEN (1975) : *Lyon et les Lyonnais au XVIII^e siècle* (Flammarion)
- Justin GODART (1909) : *Travailleurs et métiers lyonnais* (Cumin et Masson éditeurs)
- Chaon GRATTEPIERRE (2003) : *Le Littré du Gourguillon* (Éditions lyonnaises d'art et d'histoire)
- Alice JOLY : *Un mystique lyonnais et les secrets de la Franc-Maçonnerie 1730-1824* (Protat Frères éditeurs)
- A. KLEINCLAUSZ (1948) : *Histoire de Lyon Tome II* (Librairie Pierre Masson)
- A. PELLETIER, J. ROSSIAUD, F. BAYARD, P. CAYEZ (2007) : *Histoire de Lyon : des origines à nos jours* (Éditions lyonnaises d'art et d'histoire)
- M.A. PRIVAT-SAVIGNY (2013) : *Lyon au XVIII^e : un siècle surprenant* (Somogy – éditions d'Art)
- Nizier du PUITSPÉLU (1894) : *Le Littré de la Grand'Côte* (Éditions lyonnaises d'art et d'histoire)
- Daniel ROCHE (1997) : *Histoire des choses banales* (Fayard)
- André STEYERT : *Nouvelle Histoire de Lyon et des provinces de Lyonnais-Foréz-Beaujolais – 3^e tome : Époque Moderne*. (Bernoux et Cumin, éditeurs)
- Emmanuel VINGTRINIER (1897) : *La vie lyonnaise : autrefois aujourd'hui* (Éditions de Lyon)
- Emmanuel VINGTRINIER : *Vielles Pierres Lyonnaises* (FNAC éditeur)
- Emmanuel VINGTRINIER (1901) : *Le Lyon de nos pères* (Bernoux, Cumin & Masson, éditeurs)

REMERCIEMENTS

JE VEUX REMERCIER CHAQUE PERSONNE, qui de près ou de loin, aura permis la réalisation de ce premier roman.

Avec une attention toute particulière pour : Madgid, qui fait partie de ces personnes placées sur votre chemin et qui vous montrent la voie spontanément, humblement, avec altruisme. Nane, pour son enthousiasme et son travail méticuleux, qui m'ont mené plus loin que je ne l'aurais jamais cru, notamment les jours où le rêve semblait s'échapper. Céline, pour sa vision professionnelle et le temps qu'elle m'a consacré, malgré des circonstances peu favorables. Cédric, pour son amitié et ses encouragements sincères, qui m'ont donné la force de croire que tout est possible. Séverine, ma femme, qui me soutient depuis toujours, dans tout ce que j'entreprends et qui me guide pour que le meilleur émerge de moi. Ma mère, qui a su mettre de côté ses doutes protecteurs, pour croire en Jacques. Mon père, pour la transmission de cette bénédiction qu'est l'écriture. Benoît Roux, qui est le premier à avoir pris des risques pour faire vivre mon travail, ma passion.

Enfin, chacun des personnages de ce récit, qui aura longtemps visité mes songes avant d'atteindre mon cœur, et d'y demeurer à perpétuité.

Les éditions Libel remercient également chaleureusement messieurs Gérard Truchet, Philibert Varenne et Olivier Girerd, pour leurs relectures aussi attentives que savantes.

Dans la même collection aux éditions Fablyo :

Le cri de la meute : 1789-1792, Xavier Raynal

ÉDITION

Fablyo

www.editions-fablyo.fr



Fablyo

CONCEPTION GRAPHIQUE

Cecilia Gérard

PHOTOGRAVURE

Résolution HD, Lyon

ISBN : 978-2-492385-16-2

ILLUSTRATIONS

Visuel de couverture & pages 6-7, 102-103, 186-187 : Papier peint à motif répétitif, Jacquemart et Bénard, fin XVIII^e siècle © BnF

Pages 2-3 : Vue de l'hôpital général de Lyon et d'une partie du pont de la Guillotière, dessinée des Brotteaux, 1768, Jean-Jacques de Boissieu © Morgan Library and Museum

SITE DE L'AUTEUR

www.xavier-raynal-auteur.fr



1783-1789

XAVIER RAYNAL, grand amoureux de sa ville et de son histoire, fait renaître l'effervescence du Lyon de la fin de l'Ancien Régime, et notamment celle de la Grande Fabrique – décor enfoui, parfois intensément sombre, qu'il égaye au fil du récit par le savoureux accent lyonnais de ses personnages. Avec cette première période commence le parcours initiatique du jeune Jacques : d'autres aventures suivront, au gré des événements historiques, qui pourront le mener bien au-delà des murailles de la capitale des Gaules...

ISBN : 978-2-492385-16-2
www.editions-fablyo.fr



Fablyo

